# L'ABEILLE.

JOURNAL OFFICIEL DE L'ETAT.

PAR SULLITT, MAGNAN & Cie.
No. 81, Rue Chartres.

CONDITIONS: $10 (payable d'avance)
Du numéro pour 1 semaine, $10 (payable d'avance)

NOUVELLE-ORLEANS:
SAMEDI MATIN, 19 DECEMBRE 1840.


POUR GOUVERNEUR:

## HENRY JOHNSON.

*Soumis à la décision de la Convention des Whigs de l'Etat.*

A l'appui des différentes que nous avons présentées, hier sur les membres du futur cabinet, nous donnons aujourd'hui tout l'extrait suivant d'un article, sur le même sujet, du *Cincinnati Republican*, qui passe pour être l'organe semi-officiel des sentiments du président.

"On se livre en conjectures sur les hommes qui doivent composer le nouveau cabinet. La presse de toutes les opinions signale des candidats, et le public cherche à deviner quels sont ceux qui ont les meilleures chances. Et ces conjectures vont d'autant plus intéressantes à faire que le nombre des personnes dignes de remplir ces places est extraordinairement grand, puisqu'aucun qu'il ne l'a jamais été. Mais un fait incontestable, c'est que *pas un Etat*, si même *nul individu* ne peut exiger la place du *général Harrison pour services à lui rendus*. Les hommes d'élite dans tous l'étendue de la République ont tous fait leur devoir; ils ont partout courageusement proclamé les dangers qui menaçaient la Constitution et nos libertés. Mais ce danger, le peuple les voyait aussi, et le peuple, lui aussi, a su comprendre ses intérêts.

"C'est le peuple en masse qui est venu au secours du pays et qui a su sauver la Constitution des griffes d'un pouvoir *élu*. C'est donc au peuple et au peuple seul qu'on doit la glorieuse victoire que nous avons remportée.

"Le Président Harrison se trouve par *cela* même placé dans une situation tout à fait *indépendante* et dans toutes ses nominations il n'aura égard qu'à l'intérêt public. Nulle considération, nulle autorité de parti, nulle coterie ne pourra l'engager à nommer ou à destituer personne *uniquement par des raisons de parti*. A attitude et probité seront les seules qualités rigoureusement exigées, et le nouveau Président repoussera avec fermeté toute suggestion qui tendrait à le faire dévier de cette ligne de conduite. C'est le peuple qui l'a nommé, c'est pour le peuple qu'il gouvernera.

Que nos amis fassent donc des conjectures tout à leur aise; mais qu'ils n'oublient pas qu'une nouvelle règle va être établie d'après laquelle le zèle des partisans ne recevra point d'encouragement.

"Nous le répétons, l'administration nouvelle agira d'après des principes plus élevés. L'honnêteté et la capacité seront les seules qualités indispensables aux yeux du général Harrison, comme elles le sont aux yeux du peuple. Et nous disons cela connaissant bien le caractère et les principes du général Harrison."

Ces maximes pourront bien n'être pas très favorablement accueillies par ceux qui n'ont pas servi le parti exclusivement par conviction et sans l'espoir d'autre récompense que celle qui résulte du témoignage de la conscience; mais en revanche le peuple y applaudira comme à l'expression des seules doctrines susceptibles de ramener le gouvernement de l'Union à sa pureté primitive.

SUICIDE.—Le steam-er Général Scott est arrivé hier soir de Louisville; nous avons appris par des renseignements verbaux qui nous ont été fournis à bord, que le bateau à vapeur Cherokee a sombré près de Lewisburgh, ses chaudières ayant éclaté. Seize personnes, dont quelques passagers, ont perdu la vie dans ce déplorable accident.

### THEATRE D'ORLEANS.

Nous n'avions pas tout d'abord encore une bonne soirée pour jeudi dernier; la Francez a été exécutée d'une manière fort satisfaisante. Mme. Mathieu a fait de son mieux, et nous, nous qui sommes partisans de notre excellente duègne, nous avouons hautement que nous avons pris grand plaisir à la voir sous un costume plus jeune que ceux qu'elle revêt d'habitude. La robe blanche, légèrement décolletée, la petite mantille et le tablier noir, le grand bonnet de dentelles et surtout les anglaises lui vont fort bien; et sous ces atours, comme dirait quelque vaudevilliste grillard, cette grosse-mère vous a on ne peut plus appétissant. Nous supposons le vaudevilliste au point de vue du public. Mme. Durand est décidément mieux en coquette *comme il faut* ou bien en gamin qu'en petite ouvrière ou en paysanne; et cependant jeudi encore elle a pris à bien des gens. Elle a du reste chanté comme d'habitude, moitié bien, moitié mal; mais elle a eu de l'esprit presque toujours: C'est quelque chose! M. Nourrit est amusant dans le rôle de *Frits*; pourtant nous lui voudrions un peu moins de niaiserie. Il traite d'ailleurs la musique d'Auber comme chose légère et la chante assez sans façon, tantôt la mettant tambour battant ce qui n'est pas le plus mauvais, tantôt ralentissant le mouvement afin de dire plus à son aise, et mieux par conséquent, quelque jolie mélodie qui doit plaire au public; c'est là de l'habileté sans doute, mais il ne faut pas abuser de pareils moyens. La critique, après tout, n'a pas le temps commun en cette occasion, car le public a fort applaudi M. Nourrit jeudi soir. Le public est content qué faut-il de plus? La critique, malgré ses restrictions, est forcée d'avouer qu'elle a fait plus d'une fois comme lui. Les autres rôles de la Francez ont été remplis de manière à contribuer convenablement à l'ensemble; pourtant M. Caussan n'était pas en voix et M. Durand a fait des efforts inutiles pour en trouver. Quelqu'un qui se trouvait à côté de nous, prétendait que ce baryton *sait comment* on chante bien. La chose peut être vraie; dans tous les cas le mot est joli, qu'en dites vous?

J. L.

### BAL DE LA LOUISIANE.

Nous ne nous sommes pas trompé lorsque nous avons prédit le succès du café de Paris, et chaque jour un public nombreux en témoigne de la vérité de nos prévisions.

Le propriétaire vient encore d'ajouter à son bel établissement une séduction puissante, et le rendre le plus complet de la Nouvelle Orléans; il a créé comme par enchantement au dessus du restaurant une salle de bal d'une élégante simplicité, et tout à côté, des salons distribués avec goût.

Une salle de bal ne peut que répandre l'animation et la prospérité dans un quartier qui devient de jour en jour plus désert, et nous applaudissons de grand cœur à l'heureuse idée du propriétaire.

Jeudi dernier la salle a été ouverte et la soirée a été remarquable de gaîté et d'entrain. Le bal s'est prolongé jusqu'à quatre heures du matin, et malgré la foule, l'ordre le plus parfait n'a pas cessé d'y régner.

Le bal d'aujourd'hui samedi ne lui cédera en rien sans doute, cette nouvelle salle a conquis d'irrésistibles faveur publique, nous en avons pour garant la satisfaction que tout le monde a manifesté jeudi dernier.

LA FAMILLE LARDNER.—Cette famille semble destinée à occuper la malignité publique. Le docteur Dyonisius Lardner, homme de grande science, éditeur de l'une des meilleures collections scientifiques et littéraires qui se soient jamais publiées en Angleterre, s'est sauvé, il y a quelques mois, de ce pays, enlevant, bien qu'il sait déjà d'un certain âge, une fort jeune et jolie femme; les journaux de notre pays ont fait grand bruit de ce scandale; les uns, emportés par une sainte indignation, ont lancé l'anathème contre l'immoralité du révérend docteur; d'autres se sont contentés de le gratifier des plus mordants sarcasmes. Tous sans exception ont flagellé sans pitié cette famille. Aujourd'hui c'est le docteur Lardner lui-même qui est accusé d'avoir séduit la femme de son frère, William Lardner, ex-chirurgien du 1er. régiment de lanciers, parait marcher sur ses traces en Angleterre. Dernièrement un journal de Londres contenait un avis qui prouve que si le docteur est séducteur, le chirurgien n'est pas moins volage; cet avis priait le sus dit William Lardner d'envoyer son adresse à sa femme qu'il a abandonnée. Faut-il rire ou s'indigner de ces misérables histoires?

*INTERIEUR.*

On lit dans la gazette des Attakapas du 5:

"Nous trouvons d'un habitant-sucrier de notre paroisse que les cannes ne rendent pas cette année, à beaucoup près, autant que l'année dernière, en raison du grand froid qu'on a éprouvé au commencement de la saison; cependant le sucre fabriqué jusqu'à présent est très-beau, et quelques uns de nos habitants ont déjà fait leur roulaison; d'autres en ont encore pour plusieurs semaines."

WASHINGTON, 1 DEC. décembre.—Les membres du Congrès, dit notre correspondance particulière, arrivent en grand nombre dans cette ville, et les partisans de Van Buren ont une mine si différente de celle des amis de Harrison, que l'œil même d'un étranger les distinguerait sans peine. L'ardeur et la joie brillent parmi les whigs et les conservatifs qui se félicitent de l'issue glorieuse de la grande lutte électorale: ils savaient quitté Washington avec les plus belles espérances; mais le cœur le plus courageux ne pouvait néanmoins être sans inquiétude, en songeant aux intérêts immenses qui se trouvaient engagés dans cette lutte. Maintenant tout respire un langage et devient d'une gaîté folle. Un spectacle extraordinaire s'offre aux regards dans les rues de cette ville. Des milliers de personnes, hommes, femmes et enfants, se pressent dans les rues, sur les trottoirs, aux fenêtres, sur les toits des maisons, pour voir passer les différentes bannières qui flottent au milieu de la foule. Un grand nombre de ces bannières sont richement brodées, et portent des devises ingénieuses. Les unes représentent le général Harrison dans sa cabane, d'autres le montrent à la charrue, d'autres enfin le représentent à cheval, avec son sabre et son chapeau à plumes. Les chevaux, les voitures, les chars, les cavaliers, tout est orné de rubans, de cocardes, de plumes, de banderoles, de devises. Les fenêtres des maisons sont ornées de drapeaux, de guirlandes de fleurs, de feuillages, de transparents. Les rues sont jonchées de fleurs, de feuilles, de rameaux. Les cris de joie, les chants, les hourras, les salves d'artillerie, les sons de la musique, les roulements des tambours, tout se mêle, tout se confond, tout retentit, tout vibre, tout éclate. Le soir, la ville est illuminée, et les fenêtres des maisons sont garnies de lampions, de transparents, de lanternes de couleur. Les rues sont encombrées de voitures, de chevaux, de piétons, de curieux, de flâneurs, de gens affairés, de gens qui courent, de gens qui crient, de gens qui chantent, de gens qui rient, de gens qui boivent, de gens qui font la noce. Les cabarets, les auberges, les hôtels, les restaurants, les cafés, les tavernes, les boutiques de liqueurs, les boutiques de rafraîchissements, les boutiques de pâtisseries, les boutiques de confiseurs, les boutiques de fruitiers, les boutiques de marchands de comestibles, les boutiques de marchands de vins, les boutiques de marchands de bière, les boutiques de marchands de cidre, les boutiques de marchands de liqueurs, les boutiques de marchands de tabac, les boutiques de marchands de cigares, les boutiques de marchands de pipes, les boutiques de marchands de tout, les boutiques de marchands de rien, les boutiques de marchands de quelque chose, les boutiques de marchands de n'importe quoi, les boutiques de marchands de tout ce qu'on voudra, les boutiques de marchands de tout ce qu'on ne voudra pas, les boutiques de marchands de tout ce qu'on ne voudra pas et de rien du tout